

## « Qu'ils me haïssent, pourvu qu'ils me craignent. »

**ATRÉE**, roi de Mycènes, entre 1400 et 1200 av. J.-C.

Lucius Accius, fils d'un esclave affranchi, composa des tragédies latines inspirées des légendes et des mythes grecs. Au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., la république romaine mettait peu à peu la main sur l'ensemble de la Méditerranée, annexant notamment la Grèce et la Macédoine. Mais la civilisation hellénique restait la référence culturelle de cet empire en construction.

Accius mit ces paroles dans la bouche du roi de Mycènes Atrée (appelé « Atarssiyya » par ses voisins hittites), qui régna par la terreur, disant, selon la légende : « Qu'ils me haïssent, pourvu qu'ils me craignent. » Supplices, attentats, trahisons, cannibalisme, infanticides... ce tyran employa tous les moyens pour se maintenir au pouvoir, au point que le soleil, rapporte encore la légende, se détourna de sa route, horrifié par tout ce qu'il voyait. Ses descendants, les Atrides (Agamemnon, son fils, et Oreste, son petit-fils), reproduisent dans les tragédies classiques athéniennes (V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) tous ces crimes et bien d'autres avec une grande constance. Leur sang est maudit.

Des tragédies d'Accius, il ne reste que quelques minces fragments, dont la devise royale mycénienne. Cicéron la cite au siècle suivant : « Nous voyons, par le théâtre, quel a été le sort de ceux qui ont dit : "Qu'ils me haïssent, pourvu qu'ils me craignent". » En pleine guerre civile après l'assassinat de César, l'orateur et ancien consul visait ainsi directement son adversaire Marc Antoine.

### « Qu'ils chantent, pourvu qu'ils paient »

En 1648, au début de la Fronde, le Premier ministre Mazarin était attaqué dans de nombreux libelles rimés (les mazarinades), qui dénonçaient son projet de nouvel impôt. Le cardinal fit ce simple commentaire, inspiré d'Atrée : « Qu'ils chantent, pourvu qu'ils paient. »

Sources : Lucius Accius, *Fragments*.  
Cicéron, *Première philippique*, XIV.

## « La fortune sourit aux audacieux. »

**TURNUS**, au XII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

Ce vers figure dans *L'Énéide*, la grande œuvre inachevée de Virgile, publiée peu après sa mort, en 19 av. J.-C. Dans cette épopée des origines, l'écrivain rattache l'histoire romaine au mythe troyen.

Un peu plus de mille ans plus tôt, Troie avait été vaincue par la coalition des Achéens, et le Troyen Enée s'était enfui. Après une traversée périlleuse, le fugitif voulut s'installer en Italie. Virgile s'inspire ainsi du retour d'Ulysse chanté par Homère sept siècles avant lui, mais la perspective est inversée : tandis qu'Ulysse rentra en vainqueur dans son royaume qu'il devait reconquérir, Enée arriva en vaincu sur une terre inconnue, le Latium, qu'il devait conquérir.

À l'annonce du débarquement de la petite armée conduite par le Troyen, le général Turnus, bouillant neveu du roi Latinus, se rua sur son adversaire. Il trouva quand même le temps de haranguer ses troupes : « Vous pouvez culbuter l'ennemi sous vos coups. Mars en personne est entre vos mains (...). Courons de nous-mêmes à la mer, pendant que, tout tremblants, ils font leurs premiers pas sur le sol ! La fortune sourit aux audacieux ! » Mais le Latin téméraire fut tué par le Troyen en combat singulier.

Le vers, immortalisé par Virgile dans un sens ironique, était déjà un dicton très populaire, employé auparavant par Térence (vers 190-159 av. J.-C.) et par Cicéron (106-43 av. J.-C.). Il était si populaire que l'orateur le citait en abrégé ! Mais chez Virgile, ces mots avaient également un sens politique contemporain, aujourd'hui oublié. En effet, une douzaine d'années plus tôt, la fortune avait fui Marc Antoine, qui avait la réputation d'être un grand audacieux, mais parfois imprudent et brouillon. Une sorte de nouveau Turnus. En revanche, elle avait souri à son adversaire Octave Auguste, certes audacieux, mais toujours réfléchi. *L'Énéide* est donc aussi une célébration du culte impérial rendu au nouvel Enée, digne successeur du roi Latinus (Jules César).

Source : Virgile, *L'Énéide*, X, 284.

## « Rien de nouveau sous le soleil. »

**Le roi SALOMON**, vers 930 av. J.-C.

Salomon régna une quarantaine d'années sur Israël, de 970 à 930 av. J.-C. environ. Il a bâti le temple de Jérusalem et noué des alliances commerciales avec l'Égypte pharaonique et la cité phénicienne de Tyr au Liban. *L'Ancien Testament* en fait un grand sage et lui attribue (en fait tardivement) des poésies et des proverbes.

Dans *L'Ecclésiaste*, Salomon dresse un bilan de sa vie aux accents terriblement pessimistes. « Vanité des vanités, tout est vanité », se désolait-il. « Tout est ennuyeux. Ce qui fut, cela sera ; ce qui a été fait se refera. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Il ne reste pas de souvenir d'autrefois ; pas plus qu'après, il n'y aura de mémoire pour l'avenir. » Plus loin : « J'en viens à me décourager pour toute la peine que j'ai prise sous le soleil », et aussi, « je regarde encore toute l'oppression qui se fait sous le soleil ». Finalement, « tout a été fait de la poussière, et tout retourne à la poussière ».

L'archéologie est venue apporter un nouvel éclairage sur ce texte apocryphe. Salomon régnait en fait sur un territoire beaucoup moins puissant que celui décrit dans la Bible. Les rébellions et les tensions sociales ont constamment menacé son pouvoir chancelant, au point que certains archéologues n'hésitent pas à faire de lui un simple roitelet perché dans les montagnes de Judée... Après sa mort, cet État instable éclata d'ailleurs en deux blocs : le royaume de Juda autour de Jérusalem (au sud), et celui d'Israël autour de Sichem (au nord).

Source : Bible hébraïque (Ancien Testament), *L'Ecclésiaste*.

## « Qui se ressemble s'assemble. »

**HOMÈRE**, au VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

C'est l'un des plus vieux adages de l'Antiquité gréco-romaine, que l'on retrouve sous plusieurs formes imagées. Homère, le poète aveugle de la Grèce archaïque, l'a utilisé dans *L'Odyssée*, long poème chantant les exploits d'Ulysse (*Odysseus*). Après la victoire des Achéens sur les Troyens, le héros grec se met en route vers son île d'Ithaque. Il lui faudra dix ans pour arriver à destination.

Ulysse, déguisé en mendiant, se fait conduire chez lui par un porcher. « Voici qu'un misérable conduit un autre misérable, et c'est ainsi qu'un dieu réunit les semblables ! Ignoble porcher, où mènes-tu ce mendiant vorace, vile calamité des repas, qui usera ses épaules en s'appuyant à toutes les portes, demandant des restes et non des épées et des bassins ? », s'écrie un chevrier en rencontrant les deux hommes en haillons.

### Une formule reprise par les philosophes

À l'époque classique (V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles av. J.-C.), Platon puis Aristote utilisent également l'adage « Qui se ressemble s'assemble », précisant ironiquement « geai contre geai » (le geai est un célèbre prédateur de nids, connu aussi pour ses cris stridents).

Au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., Cicéron emploie lui aussi cette formule dans un sens pessimiste : « J'ai souvent entendu les plaintes de mes contemporains – suivant un vieux proverbe, on s'assemble volontiers quand on se ressemble –, des personnages consulaires tels que Caius Salinator, Spurius Albinus, se lamenter parce qu'il leur fallait renoncer aux plaisirs sans lesquels ils ne concevaient pas la vie, et aussi parce que les gens qui, précédemment, s'empressaient auprès d'eux les délaissaient. » Et le peuple de Rome, à la même époque, utilise une autre variante animalière : « L'âne frotte l'âne. »

Sources : Homère, *L'Odyssée*, chant XVII.  
Cicéron, *De la vieillesse*, III.

## « Un général vraiment grand n'aime pas la guerre. »

**CONFUCIUS**, aux VI<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles av. J.-C.

Le philosophe chinois Kong-Fou-Tséou est plus connu en Occident sous son nom latin Confucius (vers 551-479 av. J.-C.). Près d'un siècle avant Socrate, il a laissé des *Entretiens*, qui furent compilés par ses disciples après sa mort. Comme le maître athénien, il n'a pas légué une seule ligne de sa main.

La philosophie confucéenne dresse le modèle d'un homme modéré et équilibré, bienveillant pour ses congénères, en un mot, humaniste. D'origine noble mais vivant modestement, Confucius obéit au pouvoir établi ; mais il peut être incisif à l'occasion, et n'hésite pas à dire son fait à l'impudent.

« Un général vraiment grand n'aime pas la guerre », estime-t-il dans l'un de ses entretiens. Il n'accorderait, selon ses propres mots, aucune confiance à un militaire prêt à combattre un tigre à mains nues ou à traverser le Fleuve jaune à la nage. À son époque, la Chine était déchirée par les guerres incessantes que se livraient des royaumes rivaux ; c'était une féodalité débridée qu'aucun empereur n'avait encore pu contrôler. Celui qu'on appelait Maître Kong précisa sa pensée sur la guerre dans un autre entretien : « L'homme de bien situe la justice au-dessus de tout. Un homme qui a la bravoure mais qui ignore la justice sera un rebelle. » Et si en plus, il est médiocre, conclut Confucius, alors il ne sera qu'un brigand.

À la fin du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., la dynastie Han s'imposa à la tête de l'empire chinois. Ces empereurs qui aimaient la guerre reconnurent à Confucius le titre de « roi sans royaume » et lui accordèrent un culte officiel quasi-religieux.

Source : Confucius, *Entretiens*.

## « L'argent est le nerf de la guerre. »

**THUCYDIDE**, au v<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

Le stratège (c'est-à-dire le général) athénien Thucydide (vers 460-400 av. J.-C.) commença à écrire *l'Histoire de la guerre du Péloponnèse* alors même qu'il combattait sur le front. Fin connaisseur des affaires militaires et politiques, il constata ce qui est toujours vrai vingt-cinq siècles plus tard : « L'argent est le nerf de la guerre. » Dans sa lutte contre la cité de Sparte, c'est précisément l'argent qui manquait à Athènes. Cette brillante cité fut en effet dépeuplée puis ruinée par une épidémie de fièvre typhoïde (que Thucydide appelle « peste »). Le mal emporta son chef Périclès en 429 av. J.-C. La guerre mit fin aux plus belles années du siècle d'Athènes, tournées vers la démocratie, la philosophie, les arts plastiques et le théâtre.

### Une formule reformulée

Au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., le philosophe scythe Bion de Borysthène (du Dniepr) estime que la richesse est le nerf des affaires. Belle lapalissade ! Cicéron utilisa la formule en latin dans ses *Philippiques* (44 av. J.-C.) dirigées contre Marc Antoine : « Ce projet a-t-il d'autre objet que de fournir largement à notre ennemi, pour la guerre civile, toutes les armes nécessaires ? D'abord, le nerf de la guerre, de l'argent en immense quantité dont il manque aujourd'hui ; puis de la cavalerie autant qu'il voudra. »

Au XVI<sup>e</sup> siècle, c'est François Rabelais qui a joliment traduit la formule en français dans son *Gargantua* : « Attendez la fin de cette guerre, car l'on ne sait quelles affaires pourraient survenir. Guerre faite sans bonne provision d'argent n'a qu'un soupirail de vigueur. Les nerfs des batailles sont les pécunes. »

Sources : Thucydide, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, VI, 34.  
Diogène Laërce, *Vie de Bion*.  
Cicéron, *Cinquième philippique*, V.  
Rabelais, *Gargantua*, ch. 46.

## « Le vin et les enfants disent la vérité. »

ALCIBIADE, vers 416 av. J.-C.

Dans le traité philosophique du *Banquet*, Platon met en scène son maître Socrate. Le philosophe athénien devise librement de l'amour et du bonheur avec quelques convives, dont l'auteur de comédies Aristophane. Le stratège et dirigeant athénien Alcibiade (vers 450-404 av. J.-C.) surgit alors en titubant parmi les invités, couvert de violettes et de lierre, et demande : « Acceptez-vous de boire avec un homme qui a déjà beaucoup bu ? Vous moquerez-vous de moi parce que je suis ivre ? »

Pressé de faire à son tour un discours sur l'amour, Alcibiade confesse la passion qu'il a jadis éprouvée pour l'étude, mais aussi son amour secret pour son maître d'études, Socrate : « Je ne sais si quelqu'un a vu les beautés qui sont en lui, mais moi je les ai vues, et elles m'ont paru si divines, si éclatantes, si belles, si merveilleuses... » Hélas, le sage ne consentit jamais à le prendre pour amant, malgré sa jeunesse et sa beauté physique. Alcibiade tente alors, de façon particulièrement décousue, de justifier cet aveu insolite : « Car, comme dit le proverbe, le vin et les enfants disent la vérité, avec ou sans la bouche. » Ce phraseur éméché mêle ainsi deux adages grecs : « Le vin révèle la vérité » (*in vino veritas*, diront par la suite les Latins), et « La vérité sort de la bouche des enfants. »

### L'ivresse n'a pas d'âge

« Tous, vous avez pris votre part du délire philosophique et de ses ivresses, poursuit Alcibiade. Aussi, vous me pardonnerez mes actes d'alors comme mes propos d'à présent ! » Lointaine époque où un dirigeant politique de premier plan pouvait librement revendiquer des propos de table et un comportement dissolu... Impossible aujourd'hui ? Si, heureusement. En août 2007, le chef de l'opposition australienne Kevin Rudd a admis avoir effectué une virée nocturne très arrosée dans un club de strip-tease. Il a été aussitôt absous par l'opinion publique.

Source : Platon, *Le banquet*.

## « Malheur aux vaincus. »

**BRENNUS**, en 390 av. J.-C.

Après avoir pillé et incendié Rome, en 390 av. J.-C., les Gaulois assiègent la colline fortifiée du Capitole, où se sont réfugiés les sénateurs et les tribuns avec une partie des habitants. Un premier assaut déclenché au petit matin échoue. Puis les oies sacrées, élevées sur les pentes du Capitole par les augures du temple, déjouent un assaut nocturne en cacardant à tout-va.

Au 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C., l'historien romain Tite-Live raconte l'épilogue du siège de Rome. Brennus, « roitelet gaulois », accepte après sept mois de lever le camp contre un tribut de mille livres d'or (environ 327 kg). « À cette terrible humiliation s'ajouta un affront supplémentaire : les poids apportés par les Gaulois étaient faux. Et comme le tribun [Quintus Sulpicius] protestait, le Gaulois ajouta son épée dans la balance et prononça cette phrase insupportable pour un Romain : "Malheur aux vaincus" (*vae victis*) ! » Mais l'arrivée d'une armée de secours conduite par le dictateur Camille met les Gaulois en déroute et permet de restituer leur trésor aux Romains.

Le Second Empire de Napoléon III a fait de Brennus un héros national. Avec trois siècles d'avance, ce chef gaulois vengeait la défaite subie par Vercingétorix et Ambiorix face aux légions de Jules César. Bien entendu, l'anecdote sur Brennus, expédiée en quelques lignes dans les manuels scolaires, ne parlait pas du désastre qui suivit le mot fameux.

### Le Bouclier de Brennus

Le Bouclier de Brennus, brandi chaque année depuis 1892 par les champions de France de rugby, porte cette devise : *Ludus pro patria* (« le jeu pour la patrie »). En fait, il doit son nom à Charles Brennus (1859-1943), dirigeant de club et graveleur-ciseleur du trophée. Son vrai nom était Crosnier. Né précisément sous le Second Empire, il avait reçu les prénoms de Charles Brennus Ambiorix.

Sources : Tite-Live, *Histoire romaine*, V, 48.  
Plutarque, *Vie de Camille*, XXVIII.

## « Pas un jour sans une ligne. »

**APELLE**, au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

Dans la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., le peintre grec Apelle de Cos était réputé pour la finesse de ses lignes. Il fit le portrait, entre autres rois, de Philippe de Macédoine puis de son fils et successeur Alexandre le Grand. Celui-ci l'admirait sans borne ; il se répandait dans son atelier en paroles oiseuses sur l'art et sur le talent. Pas courtisan pour un sou, le peintre lui demanda gentiment de se taire, car il faisait ricaner les apprentis qui broyaient les couleurs. Alexandre obtempéra.

Quatre siècles plus tard, en l'an 77, Pline l'Ancien résume la vie du maître dans la partie de *L'Histoire naturelle* consacrée à la peinture : « Apelle avait une habitude à laquelle il ne manquait jamais : c'était, quelque occupé qu'il fût, de ne pas laisser passer un seul jour sans s'exercer en traçant quelque trait ; cette habitude a donné lieu à un proverbe », à savoir « pas un jour sans une ligne ».

L'écrivain latin fit sien le précepte du peintre grec, appliqué à la littérature. Pline l'Ancien composa en effet dans sa vie plus de cinq cents ouvrages sur tous les sujets ! Sans parler de ses 160 recueils de notes, écrites recto verso, d'une écriture fine et serrée... Pendant ses repas, il se faisait faire la lecture par un esclave et prenait des notes. Un jour, un ami invité à sa table demanda au lecteur de reprendre un passage où sa langue avait fourché. Grande fut la fureur de Pline contre le convive : « Vous aviez compris, alors pourquoi recommencer ? C'est plus de dix lignes que votre interruption nous a fait perdre ! »

Sources : Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, XXXV (La peinture), 35-36.  
Pline le Jeune, *Lettres*, III, 5.

## « Ôte-toi de mon soleil. »

**DIOGÈNE**, en 335 av. J.-C.

En 335 av. J.-C., les Grecs rassemblés dans l'isthme de Corinthe désignent le roi de Macédoine, Alexandre III, comme chef de l'expédition militaire contre les Perses. À vingt ans, le jeune homme vient de succéder à son père Philippe II sur le trône d'un royaume en pleine expansion.

Celui qu'on appellera bientôt Alexandre le Grand apprécie la compagnie des philosophes. N'a-t-il pas eu Aristote comme précepteur ? Il souhaite donc tout naturellement rencontrer Diogène le Cynique, célèbre pour son mode de vie dépouillé (il vit dans un tonneau aux abords de Corinthe, sans écuelle ni gobelet) et son refus des conventions (il fait ses besoins en public).

Plusieurs historiens de l'Antiquité, comme Plutarque et Diogène Laërce, ont décrit cette scène : allongé au soleil, à proximité du gymnase où il dispense son enseignement, cet homme de près de 80 ans relève la tête à l'approche de la foule. Après l'avoir salué le premier, Alexandre lui demande s'il a besoin de quelque chose. « Oui, répond tranquillement Diogène. Ôte-toi un peu de mon soleil. » Sur le chemin du retour, les moqueries des courtisans finissent par indisposer le roi de Macédoine. « Eh bien moi, leur dit-il enfin, si je n'étais pas Alexandre, je voudrais être Diogène. »

Peu après, la prophétesse de Delphes annonça à Alexandre qu'il était invincible. Sans doute le Conquérant se souvint-il quelques années plus tard, en descendant le fleuve Indus, que sa toute-puissance sur les hommes ne pouvait rien contre la liberté d'un seul vieillard, Diogène, dont le nom signifie littéralement « né de dieu ».

Sources : Plutarque, *Vie d'Alexandre*, XIV.  
Diogène Laërce, *Vie de Diogène*.

## « Encore une victoire semblable et nous sommes perdus. »

**PYRRHUS**, en 279 av. J.-C.

Au début du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C., les Romains étendent leur influence en direction du sud de l'Italie. La cité de Tarente, qui domine cette région appelée « Grande Grèce », se sent menacée. En 281 av. J.-C., elle lance un appel à l'aide à Pyrrhus, roi d'Épire. À la tête d'un État situé au nord-ouest de la Grèce, ce roi ne cache pas ses ambitions de reconstituer un empire grec vers l'Orient comme vers l'Occident, à la suite d'Alexandre le Grand.

Débarqué en 280 av. J.-C. avec 30 000 hommes et une vingtaine d'éléphants, Pyrrhus défait les légions romaines sur le golfe de Tarente à Héraclée. Puis il pousse son avantage en fondant sur Rome. Mais ses immenses pertes ne sont pas compensées par les ralliements qu'il a obtenus en chemin. Après avoir fait demi-tour, il doit à nouveau affronter les Romains l'année suivante dans les Pouilles, à Asculum. Pyrrhus, blessé au bras, a toujours l'avantage. Mais à ceux qui le félicitent, il répond : « Si nous remportons encore une victoire sur les Romains, nous sommes perdus. » Car, précise Plutarque, 3 500 de ses soldats ont été tués, ainsi que la plupart de ses amis et de ses généraux. Quant aux Romains, sous l'effet de la colère, ils recrutent de nouveaux hommes dans le pays « comme à une source intarissable ». Après une longue campagne en Sicile puis à nouveau sur la péninsule, le roi d'Épire est défait en 275 av. J.-C. Il doit se replier vers la Grèce.

Pour les Romains, une « victoire à la Pyrrhus » devient proverbiale : c'est un avantage en trompe-l'œil qui annonce la défaite finale. Le dicton avait aussi le mérite de masquer l'ampleur des victoires grecques sur le sol italien, pourtant bien réelles pendant quelques années. Sous l'influence des Romains, nous avons oublié le nom grec de ce roi : Pyrrhos, c'est-à-dire « de feu ».

Source : Plutarque, *Vie de Pyrrhus*, XXI.

## « L'homme est un loup pour l'homme. »

**PLAUTE**, vers 212 av. J.-C.

L'auteur latin Titus Maccius Plautus (Plaute, vers 255-184 av. J.-C.) place l'action de sa *Comédie des ânes* en Grèce. Le pays de Sophocle et d'Aristophane était alors la référence culturelle et théâtrale indépassable pour la république romaine. Rome était certes victorieuse sur le champ de bataille, mais elle était encore bien mal dégrossie en ce qui concerne la littérature. Plaute s'était spécialisé dans les grosses farces populaires jouées sur les forums ou au bord des chemins.

La scène représente donc un marchand qui refuse de confier de l'argent à un inconnu. Celui-ci essaie bien de le rassurer en disant « je suis homme, aussi bien que toi », « et il n'y a personne à Athènes à qui l'on puisse faire autant confiance », mais le commerçant met fin aux négociations en usant d'un adage populaire pour toute réponse : « L'homme est un loup pour l'homme. » Il précise toutefois : « quand on ne sait pas qui il est ». La formule complète est donc moins pessimiste pour le genre humain qu'il n'y paraît d'ordinaire.

Le nom de cet auteur est d'ailleurs comique, sans ambiguïté : Maccius évoque une « grosse mâchoire », un « lourdaud » (*maccus*), et Plautus signifie « aux pieds plats ». Ces qualificatifs, sans doute choisis par l'homme de théâtre ou imposés par la *vox populi*, indiquent bien son projet : faire rire. Et pourtant, la postérité a retenu de son œuvre une phrase qui semble être celle d'un philosophe cynique. On lui a attribué dans l'Antiquité jusqu'à 130 pièces, dont seulement une vingtaine ont été conservées.

Source : Plaute, *La comédie des ânes*, Acte II, scène IV.

## « Ventre affamé n'a point d'oreilles. »

CATON L'ANCIEN, en 184 av. J.-C.

Caton l'Ancien, dit aussi le Censeur (234-149 av. J.-C.), est une figure importante de la Haute Antiquité romaine. Cet orateur brillant passe pour un exemple de rigueur morale, à la vie simple et austère. En latin, *cato* évoque d'ailleurs un esprit vif et avisé. Le personnage se réclame d'une république égalitaire, agricole et conquérante, luttant contre la débauche et le luxe qui gagnent la société. C'est l'un des derniers gardiens d'une Rome sur le point de disparaître, menacée par sa propre expansion et par le pouvoir grandissant des généraux.

Le Censeur condamnait avec mépris les plaisirs de la table et se méfiait des actions commandées par les sens. Ainsi, son biographe Plutarque rapporte cette anecdote : le peuple romain réclamait, à cor et à cri, une nouvelle distribution de blé non prévue par l'État. Caton s'opposa énergiquement à cette mesure démagogique, adressant de vifs reproches à ses concitoyens : « Il est difficile de parler à un ventre, citoyens, car il n'a pas d'oreilles. » Il lança aussi à un homme obèse : « À quoi peut servir à la patrie un corps où, du gosier à l'aîne, tout l'espace est occupé par le ventre ? »

### Le héraut du printemps

Dix-huit siècles plus tard, La Fontaine adapta la formule en vers octosyllabiques dans sa fable « Le milan et le rossignol ». Pris dans les griffes du rapace, le « héraut du printemps » veut l'amadouer en lui sifflant sa plus belle chanson. « Vraiment, nous voici bien : lorsque je suis à jeun, tu me viens parler de musique », lui rétorque le milan. Sa conclusion est sans appel pour le malheureux rossignol : « Ventre affamé n'a point d'oreilles. »

Sources : Plutarque, *Vie de Caton l'Ancien*, VIII et IX.  
La Fontaine, *Fables*, « Le milan et le rossignol ».

## « Il faut détruire Carthage. »

**CATON L'ANCIEN**, vers 150 av. J.-C.

Au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., deux puissances s'affrontent pour le contrôle de la Méditerranée : Rome sur la rive nord et Carthage sur la rive sud (l'actuelle Tunisie). Deux guerres puniques (c'est-à-dire carthaginoises) donnent l'avantage aux Romains. Mais en quelques décennies, Carthage parvient à se relever : elle devient à nouveau cette puissante cité agricole, commerçante et culturelle, qui pourrait un jour remettre en cause l'hégémonie latine.

À Rome, un homme se lève. Inlassablement, l'ancien censeur Caton rappelle aux sénateurs le danger punique. Tous ses discours, quel qu'en soit le sujet, se terminent par cette formule invariable : « Et de plus, je crois qu'il faut détruire Carthage. » Mais face à lui, Scipion Nasica, un sénateur pacifiste, conclut ses interventions par la formule inverse : « Je crois que Carthage doit subsister. »

Plutarque raconte comment Caton réussit à convaincre les sénateurs de la proximité du danger : il laissa tomber de sa toge quelques grosses figues bien fraîches puis les fit admirer de plus près par l'assemblée. « Le pays qui produit ces fruits, indiqua-t-il, est à trois jours de bateau. » En 146 av. J.-C., Carthage fut rayée de la carte par le général Scipion Emilien.

### « Il faut détruire Bagdad »

Depuis, la formule symbolise toutes les guerres préventives de l'Histoire. En 2002-2003, elle se déclinait sous la forme « Il faut détruire Bagdad. » On se souvient que le 5 février 2003, juste avant la guerre, le secrétaire d'État américain Colin Powell brandit une fiole à l'appui de sa démonstration, en pleine Assemblée générale de l'ONU. Cette fiole (heureusement inoffensive, comme on l'apprit plus tard) était sensée contenir le terrible bacille du charbon (anthrax) produit massivement par l'Irak. Le geste de Caton venait d'être réinventé.

Sources : Plutarque, *Vie de Caton l'Ancien*, XXVII.

Discours de Colin Powell à l'ONU, Journal de 20h de France 2, du 5 février 2003 ([ina.fr](http://ina.fr)).

## « Ô temps ! Ô mœurs ! »

CICÉRON, en 63 av. J.-C.

En 70 av. J.-C., Cicéron a 36 ans. C'est déjà un avocat célèbre. Au nom de plaignants siciliens, il plaide contre Verrès, l'ancien gouverneur de l'île, pillard et violent. C'est pour l'avocat l'occasion d'une belle envolée sur la morale politique. « Au milieu de ces abus des gens les plus coupables, de la plainte quotidienne du peuple romain, de l'infamie des tribunaux, du discrédit de tout l'ordre sénatorial », Cicéron veut tout simplement agir pour le salut commun et soulager la république. Accablé par les mots et par les preuves, Verrès préfère s'exiler pour Marseille. Tout auréolé de ses plaidoiries, Cicéron est bientôt élu édile, c'est-à-dire chargé d'administrer Rome.

Sept ans plus tard, l'avocat développe le même thème mais dans des circonstances tragiques. En 63 av. J.-C., il est l'un des deux consuls de la république (à la tête de l'État pour un an). Menacé de mort, il dénonce une conjuration devant les sénateurs. « Jusqu'à quand, Catilina, abuseras-tu de notre patience ? », lance-t-il au chef des conjurés, qui siège tranquillement parmi ses collègues. « Ô temps ! Ô mœurs ! Cela, le Sénat le sait, le consul le voit. Néanmoins, cet homme vit. Que dis-je, il vit ? Il vient au Sénat, on l'associe aux délibérations communes, il marque, il désigne d'un coup d'œil chacun de ceux qui sont parmi nous promis à l'assassinat ! » Cette première *Catilinaire*, bientôt suivie de trois autres, entraînera la fuite puis la mort de Catilina. Cicéron y gagne le titre de « père de la patrie ».

### Des médecins avides

« Ô temps ! Ô mœurs ! » : Jean de La Fontaine glissa lui aussi ces mots dans un poème (*Les quiproquos*) et une fable (« Le cerf malade »). « J'ai beau crier, tout le monde se fait payer », constate amèrement le cerf de la fable, affamé par d'avidés « médecins du corps et de l'âme ».

Sources : Cicéron, *La divination*, III. *Première catilinaire*.  
La Fontaine, *Fables*, « Le cerf malade ».

## « Aujourd’hui, Lucullus dîne chez Lucullus. »

**LUCULLUS**, vers 60 av. J.-C.

À la fin de la période républicaine, dans la première moitié du 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C., le général romain Lucius Lucinius Lucullus s’illustra sur tous les fronts, en Grèce, en Orient, en Égypte et en Afrique du Nord. Mais en 63 av. J.-C., marginalisé par Pompée puis écarté par les intrigues de Rome, il se retira dans sa villa du Latium, parmi les richesses pillées au cours de sa longue carrière.

Plutarque décrit le raffinement de cette retraite, remarquant au passage combien les repas quotidiens de Lucullus sentaient le nouveau riche : lits couverts de pourpre, coupes ornées de pierres précieuses, salles à manger variées et luxueuses, chœurs et intermèdes musicaux... « Voilà à quoi Lucullus employait insolemment sa richesse, comme une captive barbare », juge l’historien. Et comme tous les nouveaux riches, il en tirait une grande fierté.

Un jour, ses esclaves ne dressèrent qu’une seule table car il dînait seul ; le repas était très ordinaire. Furieux, le général en retraite convoqua son maître d’hôtel. Celui-ci expliqua en bredouillant que, faute d’invités, il avait pensé que son maître se satisferait d’un service réduit. « Comment ?, s’étrangla Lucullus. Tu ne savais donc pas qu’aujourd’hui, Lucullus dîne chez Lucullus ? »

S’il n’y avait eu que les victoires militaires, le général Lucullus serait aujourd’hui bien oublié, connu des seuls spécialistes de l’Antiquité. Mais grâce à son goût immodéré pour la bonne chère, les délices de Lucullus sont passés à la postérité.

Source : Plutarque, *Vie de Lucullus*, XLI.

## « Les dés sont jetés. »

JULES CÉSAR, en 49 av. J.-C.

Depuis sa victoire en 52 av. J.-C. à Alesia, l'*imperator* (c'est-à-dire le général) Jules César règne sur les Gaules en proconsul. Mais à Rome, c'est un autre *imperator* glorieux, Pompée, qui est élu consul unique avec les pleins pouvoirs. Grâce à l'appui du Sénat, il retire son commandement à César et l'empêche de postuler aux prochaines élections.

Celui-ci refuse le coup de force de son ennemi et pousse son armée vers le Rubicon. Ce fleuve de l'Adriatique, que l'on a longtemps appelé simplement *Fiumicino*, « petit fleuve », marque la limite sacrée entre la Gaule cisalpine (la plaine du Pô) et l'Italie proprement dite (la péninsule). Jules César hésite. Il sait qu'une fois ce mince cours d'eau franchi, il sera perçu à Rome comme sacrilège. Une nouvelle guerre civile serait alors inévitable. Soudain, un géant surgi de nulle part arrache une trompette des mains d'un soldat et passe sur l'autre rive en sonnant la marche. « Allons où nous appellent les signes des dieux et l'injustice de nos ennemis. Les dés sont jetés (*alea jacta est*) », lance aussitôt César à ses cohortes. Ce prodige bienvenu efface donc le sacrilège.

Les historiens Suétone et Plutarque ont rapporté ces paroles un siècle et demi plus tard. Pourtant, César, dans son propre récit (*La guerre civile*), n'évoque ni le mot ni même le passage du Rubicon ! Car rappeler cet épisode, c'était aussi reconnaître l'illégalité de son action et avouer des tendances anti-républicaines, lui qui, selon ses propres mots, « a toujours fait passer l'intérêt de l'État avant les liens d'ordre privé ».

Sources : Suétone, *Vie de César*, XXXII.  
Plutarque, *Vie de César*, XXXII.  
Appien, *Guerres civiles*, II, 35.

## « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. »

**JULES CÉSAR**, en 47 av. J.-C.

Un an après la mort de Pompée, César quitte l'Égypte et se lance dans une nouvelle expédition à la tête de trois légions, car Pharnace II, roi du Bosphore cimmérien (la Crimée) et ancien protégé de Pompée, a débarqué sur la rive opposée de la mer Noire, en Turquie actuelle. Prudemment, la légion commandée par l'ancien consul Cnaeus Domitius Calvinus se replie en bon ordre devant l'envahisseur. La bataille décisive se jouera près de la cité de Zéla (aujourd'hui Zile), dans la province du Pont.

Dans une lettre à son ami romain Amantius (ou Matius, selon les copies transmises au Moyen Âge), Jules César annonce sa victoire en trois mots : *Veni, vidi, vici* (« Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu »). Plutarque, qui écrit en grec, remarque qu'en latin ces mots ont une brièveté et une sonorité qu'on ne retrouve dans aucune langue. Stratège militaire, César est aussi un grand communicateur. À son retour, le Sénat lui offre un nouveau triomphe (il en a eu cinq en tout !). Suétone rapporte qu'un écriteau affichant ces trois mots ouvrait son cortège, alors que traditionnellement, on y rédigeait un récit détaillé de la victoire.

### Une formule modernisée

Racine a puisé son inspiration chez Suétone (*Vie de Titus*) pour écrire *Bérénice* en 1670. Il mit cet alexandrin dans la bouche d'Antiochus : « Titus, pour mon malheur, vint, vous vit et vous plut. » Avec Racine, le coup de foudre amoureux prend le pas sur le triomphe des armes.

En 1856, Victor Hugo titra un poème des *Contemplations* de façon plus apaisée : *Veni, vidi, vixi* (« Je suis venu, j'ai vu, j'ai vécu »).

Sous l'Occupation (1940-1944), quelques audacieux écrivirent sur les murs *Veni, vidi, Vichy*, façon de railler le maréchal Pétain, qui n'avait plus les épaules d'un vainqueur.

Sources : Suétone, *Vie de César*, XXXVII.  
Plutarque, *Vie de César*, L.

## « Toi aussi, mon fils ? »

**JULES CÉSAR**, en 44 av. J.-C.

César cumule les fonctions et les honneurs. Vainqueur de son rival Pompée (tué pendant sa fuite vers l'Égypte) puis des derniers Pompéiens, le général est désormais « dictateur à vie » de la république. Il bénéficie en outre de l'immunité réservée aux tribuns de la plèbe. Ses adversaires l'accusent de préparer son couronnement, car sur le Capitole, sa statue a été placée à côté des sept rois légendaires de Rome. Au Sénat, on s'active. Le vieil ordre républicain ne peut pas disparaître sans résistance.

Pendant les ides de mars, en pleine séance, un groupe de sénateurs se jette sur lui, l'épée en main. Ironie du destin, César va mourir dans la curie de Pompée, au pied de la statue de son ancien ennemi. Selon Suétone (toujours friand d'anecdotes), il lâche ces quelques mots après avoir reconnu Marcus Brutus parmi ses assaillants : « Toi aussi, mon fils ? » En fait, c'est son fils spirituel, car il entretient depuis vingt ans une relation adultère avec Servilia, la mère de Brutus. Plutarque rapporte simplement qu'après avoir crié et s'être débattu, César reconnut Brutus parmi ses agresseurs. Il se couvrit alors la tête de sa toge et cessa de se défendre. Lucius Brutus avait fondé la république près de cinq siècles auparavant. En voulant la sauver, son descendant Marcus Brutus précipita sa fin. Dante a placé l'assassin dans son *Enfer*, aux côtés de Judas.

La formule symbolise désormais la trahison ou le reniement, lorsqu'elle concerne un dirigeant et son père spirituel. Le « meurtre » politique est le prix à payer, semble-t-il, pour que les jeunes loups puissent exister face à leurs glorieux aînés. Depuis deux mille ans, le geste de Brutus – et la réponse de César – n'a rien perdu de son actualité. Chacun reconnaîtra qui lui plaît.

Sources : Suétone, *Vie de César*, LXXXII.  
Plutarque, *Vie de César*, LXVI.

## « L'amour triomphe de tout. »

VIRGILE, en 37 av. J.-C.

Virgile (70 av. J.-C. – 19 av. J.-C.) fut, avant même Horace et Tite-Live, le grand écrivain du « siècle d'Auguste ». Il chanta les louanges du maître de Rome, depuis l'époque où l'on appelait encore le jeune homme « Octave » jusqu'à celle où il devint le premier empereur, sous le nom d'« Auguste ».

En latin, *amor* (« amour ») est l'anagramme inversée de *Roma*. C'est donc un palindrome formel, aurait aussitôt précisé Georges Perec, qui en a joué avec brio. En 37 av. J.-C., tout lecteur des *Bucoliques* pouvait très facilement comprendre ce vers dans un sens clairement politique : « L'Amour – Rome, c'est-à-dire Octave, maître de la ville – triomphe de tout. Nous aussi, cédon's à l'Amour ! » Car la même année, l'Empire fut partagé entre les deux héritiers de César : à Octave, Rome et l'Occident ; à Marc Antoine, Alexandrie et l'Orient.

Mais Virgile est un grand écrivain, et il a glissé un second sens caché dans la formule. Amour était aussi une divinité furieuse qui pouvait faire perdre la raison et parfois la vie. Le vers prend alors un sens pessimiste : la déraison triomphe de tout... Cédon's à la déraison.

Plus tard, dans les *Géorgiques* (28 av. J.-C.), Virgile écrivit au sujet des sociétés humaines qu'un « travail acharné a triomphé de tout ». Cela était beaucoup plus conforme à la propagande d'Auguste, désormais seul aux commandes dans tout l'Empire. Car après un demi-siècle de guerres civiles, il fallait sans plus tarder ramener la paix et la prospérité dans les consciences.

Sources : Virgile, *Les Bucoliques*, X. *Les Géorgiques*, I.

## « Profite du jour présent. »

**HORACE**, en 23 av. J.-C.

Comme Lucius Accius au siècle précédent, Horace (65 av. J.-C. – 8 av. J.-C.) était le fils d'un esclave affranchi. Il devint l'un des meilleurs poètes de son époque, tenu pour l'égal de Virgile. Chantre de l'empereur Auguste, il célébra la douceur de vivre enfin retrouvée après plusieurs décennies de guerres civiles et de combats des chefs. Le vieux système républicain était mort, mais il fallait en préserver l'apparence. En quelque sorte l'embaumer avec les honneurs.

« Tandis que nous parlons, le temps jaloux aura fui ; cueille le jour sans te fier le moins du monde au lendemain », écrit-il dans sa *Première ode*. Cette phrase pourrait s'apparenter à un manuel de savoir-vivre d'après-guerre. Mécène, l'ami d'Auguste et richissime protecteur des arts et des lettres, lui offrit une villa près de Tivoli, dans la campagne romaine, mais Horace sut se contenter d'un bonheur tout simple : « Trois esclaves me servent un plat de poireaux, de pois chiches et quelques gâteaux frits (...). Puis je vais dormir sans le souci de me lever tôt le lendemain (...). Je reste au lit jusque vers dix heures, puis je vais me promener, ou bien, après avoir écrit ou lu ce qui me plaît, je réfléchis. Je me fais masser à l'huile. »

L'expression *Carpe diem* – « cueille le jour » ou, si l'on préfère, « profite du jour présent » –, associe deux petits mots qui expriment la dualité conflictuelle du destin humain : faut-il se consacrer au travail avec abnégation ou jouir librement du bonheur de vivre ? Certains ont résolu ce dilemme : ils cueillent la nuit, portant leur fardeau social pendant le jour.

Sources : Horace, *Première ode. Première satire*, 6.

## « Hâte-toi lentement. »

**AUGUSTE**, à la fin du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C.

Selon son biographe Suétone, le premier empereur romain (63 av. J.-C. – 14 ap. J.-C.) avait l'habitude de formuler ce conseil à ses généraux : *festina lente* (« hâte-toi lentement »). Toujours avide de citations, il accompagnait ce précepte d'un vers grec d'Euripide, « Chez un chef, prudence vaut mieux que témérité », ou encore, « On fait toujours assez vite ce que l'on fait assez bien. » Pourtant, sa vie fut marquée par la précipitation.

Apprenant à Apollonie l'assassinat de son grand-oncle et père adoptif Jules César en 44 av. J.-C., le jeune Octave se précipite vers Rome pour réclamer sa part du pouvoir. Puis, poussé par le seul intérêt, il proscriit l'un des derniers républicains authentiques, l'ancien consul Cicéron, qu'il feignait quelques jours plus tôt de vénérer comme un père. Après avoir défait son rival Marc Antoine en 31 av. J.-C., il se fait appeler « *Augustus* » quatre ans plus tard, ce qui signifie « consacré par les augures », c'est-à-dire les présages célestes, dont il raffolait. Mais il veut aussi qu'on l'acclame en tant qu'« *Imperator Caesar* » (« général César »), son modèle pour l'éternité. L'empereur Auguste déploie une activité intense : il réaménage la capitale, crée partout des ports, des forts et des routes, et fonde les institutions impériales.

### Des noms inoubliables

Cette ardeur à remodeler le monde a incité très tôt les historiens à qualifier ces quarante années de « siècle d'Auguste ». Jules César avait laissé son nom au cinquième mois de l'année romaine (juillet). Son successeur a logiquement donné le sien au mois suivant (août).

Sources : Euripide, *Les Phéniennes*, vers 599.  
Suétone, *Vie d'Auguste*, XXV.

## « Varus, rends-moi mes légions ! »

**AUGUSTE**, en l'an 9

Après avoir consolidé les frontières nord-africaines et orientales de l'Empire romain, l'empereur Auguste essaie de repousser les limites du Rhin vers l'Elbe, en Europe centrale. En quelques années, une série d'expéditions permettent d'annexer la Germanie, aux nombreuses tribus remuantes.

Mais en l'an 9, le général Varus, qui gouverne la nouvelle province d'une main de fer, est attiré dans un guet-apens par Arminius, ce chef germain élevé comme otage à Rome, qui s'était pourtant officiellement rallié à l'ordre augustéen. À l'est du Rhin, dans les forêts marécageuses de Teutoburg, trois légions (la XVII<sup>e</sup>, la XVIII<sup>e</sup> et la XIX<sup>e</sup>) sont anéanties par les Germains, soit environ 25 000 combattants avec les forces de cavalerie auxiliaire. Varus se suicide. Suétone raconte qu'à la nouvelle de cette catastrophe, Auguste, abattu, se laissa pousser la barbe et les cheveux pendant plusieurs mois. Il porta le deuil à chaque anniversaire du plus grand désastre de l'armée romaine depuis deux siècles. « De temps à autre, ajoute l'historien antique, il se frappait la tête contre la porte en hurlant : "Quintilius Varus, rends-moi mes légions !" » Un cri de désespoir et d'impuissance pour l'empereur, qui meurt cinq ans après sans avoir reconquis la Germanie.

### À l'origine de l'Allemagne

Désormais, la frontière de l'Empire (le *limes*) se construira sur le Rhin. Seules quelques incursions punitives franchiront parfois cette ligne fortifiée. L'essentiel de la Germanie conserve donc son indépendance pour plusieurs siècles. C'est d'ici que viendront les grandes invasions des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles. Sous le nom d'Hermann, Arminius devient, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, le premier héros national allemand. Une sorte de Vercingétorix germanique, mais vainqueur, lui.

Source : Suétone, *Vie d'Auguste*, XXIII.

## « Quel artiste périt avec moi ! »

NÉRON, en 68

Empereur vaniteux et tyrannique, Néron était aussi un amoureux des arts. Passionné de peinture, de sculpture grecque et orientale, il avait toutefois une prédilection pour les représentations publiques. Sur la scène, il était tantôt comédien, joueur de flûte, mime, danseur ou chanteur. À l'occasion, il conduisait un char dans les courses de chevaux du cirque. L'empereur accueillait les ovations et les premiers prix avec une feinte modestie.

Suétone, qui dresse un portrait à charge parfois invraisemblable, indique que Néron interdisait à la foule de sortir d'un théâtre où il se produisait. Certaines femmes, précise-t-il, accouchaient lors des représentations. D'autres se faisaient passer pour morts afin d'être – quand même – évacués du spectacle !

Mais les caprices sanglants de l'empereur, qui s'accrochèrent pendant les dernières années, finirent par lasser puis inquiéter ses alliés. Après quatorze ans de règne, le Sénat déclara Néron ennemi public. Prévenu, celui-ci refusa de prendre la fuite, adoptant ainsi la posture stoïque jadis professée par son ancien maître Sénèque, qu'il avait poussé au suicide. Il ordonna que l'on creuse une tombe et la fit même garnir de quelques plaques de marbre. En attendant les cavaliers dépêchés pour le conduire au supplice, il répétait, les larmes aux yeux : « Quel artiste périt avec moi ! » Enfin, il prit la pose et déclama ce vers homérique, tiré de *L'Illiade* : « Le galop des chevaux aux pieds rapides frappe mes oreilles. » Mais ce qui le frappa aussitôt, à sa demande, c'est le poignard de son fidèle secrétaire Épaphrodite.

Source : Suétone, *Vie de Néron*, XLIX.

## « L'argent n'a pas d'odeur. »

**VESPASIEN**, vers 69-79

L'empereur Vespasien a utilisé de nombreux stratagèmes pour pressurer les contribuables tout au long de son règne (69-79). Car après la guerre civile qui avait suivi la tyrannie de Néron, il fallut d'abord restaurer les finances et les monuments de l'État, puis financer les monuments célébrant le restaurateur... La collecte obligatoire des urines devint une nouvelle source de revenus ; celles-ci étaient vendues aux tanneurs et aux foulons qui utilisaient la vapeur d'ammoniac comme dégraissant. Au XIX<sup>e</sup> siècle, le mot « vespasiennes » a été forgé à partir d'un contresens historique : l'empereur n'a pas inventé les toilettes publiques !

C'est l'historien Suétone qui rapporte l'anecdote de l'impôt sur l'urine. Titus, le fils de l'empereur, fut choqué par ce tribut en nature. Vespasien, lui mettant de l'argent sous le nez, demanda s'il était importuné par l'odeur. Titus admit ne rien sentir. « C'est pourtant le produit de l'urine », précisa son père. À l'époque de Suétone (dans les années 120), le satiriste Juvénal trouvait même une odeur agréable à l'argent : « Les parfums et le cuir, c'est tout un, car l'argent dégage une bonne odeur, d'où qu'il vienne. » Pourtant, chacun connaît bien la désagréable odeur « métallique » des pièces de monnaie...

### L'argent a-t-il une odeur ?

Deux chimistes américains ont voulu en avoir le cœur net. En 2006, ils ont analysé des pièces neuves et d'autres usagées, et en ont conclu que seule la monnaie ayant circulé a une odeur. En effet, les lipides de la peau réagissent avec les métaux, dégageant des composés organiques odorants (aldéhydes et cétones). L'argent n'a pas d'odeur : CQFD.

Sources : Suétone, *Vie de Vespasien*, XXIII.  
Juvénal, *Satires*, XIV.  
*Science & Vie*, février 2007.

## « Malheur ! Je crois devenir dieu ! »

**VESPASIEN**, en 79

Dans la mythologie grecque, on nommait « apothéose » la montée vers les dieux des héros défunts. Depuis Jules César, le Sénat avait pris l'habitude de diviniser le maître de Rome aussitôt après sa mort. C'était la suite divine du triomphe qui lui était accordé de son vivant par les hommes. En 79, l'empereur Vespasien sentit peu à peu ses forces le quitter, à la dixième année de son principat.

Suétone raconte les derniers jours de l'empereur dans la courte biographie qu'il lui a consacrée. En plein été, Vespasien est pris de fièvre et est très affaibli par une dysenterie ; celle-ci est causée par un abus d'eau fraîche, croit devoir préciser l'historien. Âgé d'environ 70 ans, l'empereur voit autour de lui les mines qui s'allongent. Il glisse alors, avec l'humour qui le caractérise, « Malheur ! Je crois devenir dieu ! » Il continue néanmoins à vaquer à ses hautes occupations et accorde des audiences allongé sur son lit. Dans un suprême effort pour se lever, il murmure « un empereur doit mourir debout », et rend son dernier souffle soutenu par ses proches.

Petit-fils d'un centurion légionnaire et fils d'un publicain (un financier collecteur d'impôts), Vespasien savait que sa lignée n'avait rien de divin. Proclamé empereur à l'âge de 60 ans, au terme d'une belle carrière politique et militaire, il a su garder du recul par rapport à sa haute fonction. Ses jeunes prédécesseurs Caligula et Néron se prenaient pour des dieux, ce qui ne les empêcha pas de finir misérablement. En délimitant clairement par la loi les domaines de compétence de l'empereur et du Sénat, Vespasien a su, semble-t-il, retenir la leçon.

Source : Suétone, *Vie de Vespasien*, XXIII.

## « Du pain et des jeux. »

JUVÉNAL, vers 110-120

Le Latin Juvénal (vers 55-vers 140) fut un satiriste assez obscur, au cœur de la *pax romana* sous les empereurs Domitien, Nerva, Trajan puis Hadrien (qui ont régné de 81 à 138). Cet auteur famélique, ancien professeur d'éloquence, se plantait aux carrefours et déclamaient ses poèmes. Dans une langue souvent crue, il moquait les sénateurs ventripotents, les affranchis parvenus ou les bourgeoises dévergondées, ce qui lui attira finalement la disgrâce et sans doute l'exil. Tout un pan de la vie quotidienne à Rome nous est connu grâce à son œuvre.

Alors que la ville devient un gigantesque théâtre où se jouent successivement les farces et les tragédies, Juvénal dresse, dans sa dixième satire, un tableau désabusé du peuple de Rome. « Depuis qu'on ne vend plus les suffrages, il se moque de tout. Lui qui, jadis, distribuait le pouvoir, les faisceaux, les légions, enfin tout, ce peuple déchu ne convoite plus avec anxiété que deux choses : du pain et des jeux ! » Plus loin, le satiriste résume le mal d'une formule : « Plutôt que de vertu, on a soif de gloire ! »

*Du pain...* Depuis le II<sup>e</sup> siècle avant J.-C., l'État distribue de la farine aux nécessiteux, gratuitement ou à prix réduit. Les boulangers sont devenus des fonctionnaires assurant la paix civile, au prix de l'oisiveté d'une grande partie des citoyens... *Et des jeux.* Inauguré en 80 sous l'empereur Titus, le Colisée accueille 87 000 spectateurs. Quant au Circus Maximus, il peut en contenir 250 000, c'est-à-dire le quart de la population romaine ! Les courses de chars ou de chevaux, les spectacles de danse ou de mime et les concours sportifs sont offerts par l'empereur. Les combats de gladiateurs sont donnés par de riches candidats aux magistratures. Les jeux de Rome finissent par occuper la moitié de l'année, jusqu'à 175 jours !

Source : Juvénal, *Satires*, X.

## « Un esprit sain dans un corps sain. »

JUVÉNAL, vers 110-120

Depuis l'époque légendaire de la fondation de Rome, l'hygiène et l'activité physique ont une grande importance dans la culture latine. Une activité réglée de paysan en temps de paix et de soldat en temps de guerre, des repas frugaux et une hygiène corporelle irréprochable constituent l'idéal du citoyen républicain. Mais sous l'empire, cet idéal appartient à une époque définitivement révolue.

Le satiriste Juvénal (le patronyme *Juvenalis* signifie « jeune » ou « juvénile ») raille tous ceux qui, au lieu de prier pour avoir « un esprit sain dans un corps sain », déposent dans les sanctuaires les « entrailles et saucisses sacrées d'un blanchâtre cochon de lait ». Il faudrait plutôt demander une âme forte, exempte des terreurs de la mort, et préférer « les épreuves d'un Hercule aux amours, festins et duvet moelleux du roi Sardanapale ». La population romaine n'est plus à ses yeux que « la tourbe dégénérée des enfants de Remus », c'est-à-dire issus du plus faible des fondateurs de Rome, tué par son jumeau Romulus.

### Sénèque et les thermes

Traditionnellement, les grands thermes publics comprenaient une piscine, un gymnase, des salles de réunion, une bibliothèque, des boutiques et un jardin pour la promenade. Mais Sénèque, dès les années 60, reprochait aux riches propriétaires de se bâtir des thermes luxueux. Peu à peu, à Rome ou à Baïes, bains et lupanars deviendront synonymes. « Le sage n'ira pas à Baïes, conclut le moraliste, parce que c'est la retraite du vice. » Quant à Juvénal, son admirateur ascétique, il vécut plus de 80 ans, âge vénérable s'il en est.

Source : Juvénal, *Satires*, X.

## « La musique adoucit les mœurs. »

**GALIEN DE PERGAME**, à la fin du II<sup>e</sup> siècle

La musique n'avait pas une grande place dans l'éducation romaine traditionnelle, davantage tournée vers le travail de la terre et les armes. Les Latins considéraient en effet qu'il s'agissait d'un héritage culturel grec. Un art respectable donc, mais assez désuet après la conquête de la Grèce par les légions romaines.

À Rome, le Grec Claude Galien de Pergame (né vers 131 et mort vers 201) fut le médecin des empereurs Marc Aurèle, Commode et Septime Sévère. On a conservé de lui 162 traités médicaux et philosophiques parmi plusieurs centaines. Cet héritier lointain d'Hippocrate, passionné de pharmacologie, écrivit que la musique refroidissait les humeurs internes, c'est-à-dire les quatre liquides corporels : le sang, la bile, la bile noire et la lymphe. « La musique adoucit les mœurs », en conclut-il. Phrase ô combien célèbre, mais la plupart du temps comprise à contre-sens : pour le médecin gréco-romain, adoucir signifiait amollir les mœurs. La musique était donc formellement déconseillée aux soldats.

### L'évolution du sens

À partir du XVI<sup>e</sup> siècle, l'usage populaire bonifie le sens de cette expression : la douceur de la musique est désormais utile contre la violence individuelle. Elle devient inséparable de l'humanisme. C'est ce sens qui a subsisté dans notre dicton moderne. Par coïncidence, *Galenos* (Galien) signifie « doux, calme » en grec. Aujourd'hui, les doctorants en pharmacie prêtent le « serment de Galien », à l'instar des doctorants en médecine, qui jurent par Hippocrate.

Source : Galien, *Œuvres anatomiques, physiologiques et médicales*.

## « Par ce signe, tu vaincras. »

CONSTANTIN, en 312

Le jour commençait à décliner ce 28 octobre 312. Alors qu'il s'apprêtait à affronter son rival Maxence, près du pont Milvius sur le Tibre, l'empereur romain Constantin vit un signe éclatant dans le ciel. Ce signe, que l'on a appelé le « chrisme », était formé de deux lettres grecques superposées : le *khi* (qui se note X) et le *rô* (P). Ce sont les deux premières lettres du mot grec *Christos*, « le Christ », c'est-à-dire l'envoyé ou le messie. Dans cette apparition, l'empereur lut ces mots : « Par ce signe, tu vaincras. »

Constantin fit aussitôt peindre le chrisme sur son étendard. C'est ainsi qu'il devint le premier empereur chrétien. Sa prémonition se réalisa : il écrasa l'armée pourtant plus nombreuse de Maxence, lequel se noya dans le fleuve. Peu après, il se fit confectionner un chrisme d'or et de pierreries. L'année suivante, l'empereur promulgua un édit qui accordait aux chrétiens le droit de pratiquer librement leur culte. Il mettait ainsi fin à plus de deux siècles de persécutions.

Selon l'évêque et historien Eusèbe de Césarée, c'est Constantin en personne qui lui aurait raconté ce miracle, longtemps après les faits.

### Une devise victorieuse dans le temps

L'Église sut tirer profit de cet épisode légendaire. Au Moyen Âge, elle produisit un document fabriqué qui se présentait comme le testament de l'empereur. Si le pouvoir impérial de Rome devait un jour s'effondrer, indiquait le pseudo-Constantin, c'est l'évêque de Rome, c'est-à-dire le pape, qui recueillerait l'héritage spirituel et temporel du Christ. Cette « donation de Constantin » autorisait ainsi les papes à lever des armées en toute légitimité et à combattre en arborant le signe impérial victorieux. En 1521 encore, Hernan Cortès conquiert l'Empire aztèque en faisant flotter la devise de Constantin sur ses bannières.

Source : Eusèbe de Césarée, *Vie de Constantin*, I, 28.